



LA DEPORTATION DES ACADIENS EN 1755.—Page 820, col. 3

de cheveux, se labourait le visage qui ruisselait de sang et de sueur.

C'était un damné dans la peau d'un homme !

* *

La population avait bientôt connu une partie du récit de William. De la ville, comme une trainée de poudre, le bruit s'en était répandu dans les campagnes environnantes.

Tout le monde attendait avec anxiété le jour fatal de l'échéance monstrueuse : nul ne doutait que Satan ne vint en personne chercher cette âme.

Les crises de désespoir du maudit Anglais devenaient de plus en plus fréquentes, de plus en plus terribles : il n'y avait plus, en ce moment, de missionnaire à Halifax, tous avaient été chassés, ou étaient morts de chagrin.

Et quand même ?... Le damné n'était-il pas un des pires ennemis des missionnaires ?

Ses cris, hurlements sinistres rappelant ceux du loup en son lîteau dans les steppes, retentissaient à ce point, qu'une partie de la ville les entendait distinctement. Il tentait parfois de fuir un être invisible : il grimpait alors le long des murs, sans aucune prise pour les mains ou les pieds, arrivait avec l'agilité d'un chat jusqu'au toit, courait sur le bord des gouttières ou sur le faite des toits, au suprême effroi des gens accourus à ce spectacle.

Enfin, le jour qu'il avait indiqué se leva, radieux.

Le ciel était d'un bleu profond : pas un nuage à l'horizon, pas une brise dans l'air.

Vers le milieu du jour, poussé par une force irrésistible, William s'achemina vers l'Ouest. Sa femme, vrai squelette sur lequel l'horreur avait porté son ineffaçable emblème, l'accompagnait.

A une certaine distance d'Halifax, dans une grande plaine où s'était rendue depuis le matin une foule nombreuse armée de faux, de fourches, de pelles ou de pics, William s'arrêta. La foule forma autour de lui un cercle, laissant une certaine distance entre elle et William qui en occupait le centre.

Tout à coup, dans l'immensité bleue du firmament, un petit nuage noir accourut, poussé avec une rapidité fantastique : pas une brise ne soufflait, pas le moindre zéphyr.

Le nuage s'arrêta au-dessus du malheureux, plana un instant, puis descendit...

En même temps, William, dans des transports de folie furieuse, criait, hurlait, suppliait, blasphémait !

— Au secours ! Les démons sont là !... Ils m'entraînent !... Arrachez-moi !... Au secours !... Pitié !... Grâce !... Miséricorde !... Dieu Veng...

La terre s'était entr'ouverte : sous les yeux de la foule haletante, stupéfiée, impuissante, l'impie était englouti petit à petit...

Le nuage noir avait touché le sol au moment où le damné disparaissait avec un dernier blasphème ; avec un fracas épouvantable il éclata, couvrant la foule éperdue d'une fumée de soufre mêlée d'odeurs de bitume et de poix...

* *

On emporta, privée de raison, la misérable veuve du tueur d'enfants.

* *

Chaque année, depuis lors, jour pour jour, un nuage vient d'un point quelconque, quel que soit l'état de l'atmosphère, et s'arrête longtemps au-dessus de la place où fut englouti William Brandon.

Les Anglais tremblent devant la Justice Éternelle ; les bons Acadiens sont remplis de joie à la pensée du Vengeur suprême, qui veille toujours sur leur race.

Firmin Picard

FIN

Nota.—Nous tenons à exprimer publiquement notre reconnaissance au grand sculpteur canadien-français, M. Ph. Hébert, de qui nous avons obtenu les gravures superbes accompagnant cette Nouvelle.—F. P.

Il y a bien peu de vanité à croire qu'on a besoin des affaires pour avoir quelque mérite dans le monde, et à ne se juger plus rien lorsqu'on ne peut plus se cacher sous le personnage d'homme public.—MONTESQUIEU.

LA NATURE

MES RÉFLEXIONS

Qui de vous, amis lecteurs, n'a pas eu à admirer l'aspect de la nature par un de ces beaux matins d'avril, lorsqu'en s'éveillant on aperçoit la magnificence des ouvrages du Seigneur ? Eh bien ! mon cœur, à cette vue, n'a pu laisser passer cet instant sans faire de vives réflexions sur les merveilles divines, et sans contempler avec étonnement tant de choses qui n'ont jamais cessé de faire mon admiration jusqu'à présent.

Quoique je sentisse toute l'impuissance de ma pensée à ces hautes méditations, je trouvais cependant un plaisir inexprimable à m'en occuper. Tout dans la nature annonçait la plus brillante journée : pas le moindre nuage n'errait dans l'orient, par conséquent rien n'obscurcissait le vaste azur des cieux qui semblait se dérouler sous la main toute puissante du Créateur. Le soleil, ce roi du jour, était d'une clarté éblouissante et réchauffait l'air de ses rayons les plus purs, créant à mes yeux des beautés nouvelles. Ah ! je regrettais de voir s'écouler le temps si rapidement pendant que je goûtais ce bonheur suave ! Cependant la pensée me vint que ma curiosité pouvait trouver plus grande satisfaction encore : pour me convaincre, j'allai faire une promenade dans les champs.

Quel sujet d'émotion n'ai-je pas trouvé encore ! Mes réflexions furent interrompues par le bruit d'un petit ruisseau qui coulait tout près de cet endroit et dont le mystérieux langage des eaux limpides se mêlait aux gais ramages d'une multitude d'oiseaux qui voltigeaient dans les airs et m'égayaient de leurs chants harmonieux.

C'était vraiment un spectacle attendrissant que de voir ces petites créatures semblant, par leurs douces voix, me dire qu'eux aussi prenaient part à mon bonheur ; et qu'ils contemplaient avec autant de satisfaction que moi les suprêmes beautés de la création.

Puissiez-vous aussi éprouver ces délicieuses jouissances ; que votre plaisir soit non moins grand que le bonheur que j'ai goûté durant ces quelques heures.

ELMINA.

Les Ecureuils, avril 1898.